POESIA
RASSEGNA INTERNAZIONALE
DIRETTA DA
SEM BENELLI
V. PONTI
F. T. MARINETTI
MILANO
REDAZIONE
VIA SENATO 2
Aprile
1905
N. 3

A Giovanni Marradi

O Poète, ton rêve éblouissant flamba de pourpre
et de riches brocarts, comme un grand oriflamme
enveloppant d'orgueil Lucrece Borgia,
dont le corps souple d'amazone
s'abandonne à l'encolure d'un coursier,
qui s'avance à longs pas moelleux,
dans l'immense emeraude ensoleillée des plaines.
Parmi l'escorte bariolée de ses prélats
tout chamarrés et tintinnabulants,
son clair profil épouse l'eventail des feuillages,
et le galop figé des montagnes lointaines.
Et les gourmettes sonnent, monotones,
sur la cadence apprivoisée d'une rivière,
qui traîne en la chaleur fertile de la brise,
un nonchaloir de fleurs et de nuages refletés.

L'espoir de rafraichîr l'acre nausée du Rêve,
— cette blessure inguérissable
et qui ronge nos muscles d'animal —
guida ton âme nostalgique, tel un voilier pensif,
dont les voiles vermeilles et soules de soleil,
roucoulent en quêtant la brise favorable,
de promontoire en promontoire,
en la bonace monotone de l'ennui....
« Par delà les miroirs fallacieux des horizons,
quand verrons-nous s'éclore le golfe d'or
tout pavoisé d'azur, où reposer enfin
la fiévre des antennes et le sanglot des chaînes ?...
Et la mélancolie des soirs Adriatiques
vint effeuiller ses roses au creux des voiles noires
et couronner tes mâts d'un diadême d'Étoiles.

Qu'importe les caquets des niveleurs balourds,
et leurs croassements parlementaires.
puisqu'enfin, tu brandis la torche aux cheveux droits,
en chantant le heros de Caprera,
Garibaldi, et son manteau couleur de l'avalanche,
et sa voix de tocsin qui s'affole,
et son illuminant sillage d'incendie !...
Regardez ! Ecoutez l'essor des strophes d'or,
envolées vers le ciel à tire d'ailes sonores !...
Les Voiles sur les flots, les Nuages au couchant,
bombent dejà leurs joues de seraphin,
soufflant dans les buccins orageux de la mer,
la sanglante Epopée de ton ame guerrière,
héroïque Italie au grand cœur volcanique !...

F. T. M.

Nei prossimi fascicoli pubblicheremo i medaglioni di Gustave Kahn, Henry de Regnier, E. Verhæren, F. Viélé-Griffin, Stuart Merrill, Paul Fort, A. Colautti, Ada Negri, Térésah, Vittoria Aganoor, Hèlène Vacaresco, A. C. Swinburne, W. B. Yeats.

IL TRIONFO DI "POESIA,,

GIUDIZII DI ADA NEGRI, PAUL FORT E DEI GIORNALI: LE GIL BLAS, LA PETITE REPUBBLIQUE, MERCURE DE FRANCE E PALL MALL GAZETTE.

Illustri Signori F. T. MARINETTI
e SEM BENELLI,

*Grazie dell'invito squisitamente cortese. "**Poesia**,, mi pare pubblicazione di bella audacia e di altissimo significato artistico e sarò felice di mandare ad essa qualche umile verso.*

E grazie al poeta Marinetti del prezioso dono che ha voluto farmi coll'invio de' suoi scritti. « La Conquête des Etoiles » *è un meraviglioso poema pieno di misteriose possenti caotiche armonie.* « La momie sanglante » *fa fremere.*

. . . .

*Coi migliori augurii pel trionfo di "**Poesia**,, e un saluto ai direttori-poeti.*

Ada Negri.

23 Mars 1905.

MON CHER POÈTE,

*Votre "**Poesia**,, est une belle revue. Elle était nécessaire. Vous l'avez faite.*

. . . .

Croyez, mon cher poète, à mes sentiments les meilleurs.

Paul Fort.

L'opinion qui consiste à considérer les poètes comme des êtres fossiles, sortes de curiosités arcaïques, bonnes tout au plus à peupler les musées des antiquités, tend malheureusement à se généraliser, et il faut une foi robuste en la Muse pour se livrer à l'heure actuelle au sport plutôt « vieux jeu » de la ballade et du sonnet. Au théâtre, le vers se défend encore, à condition d'être dit par Mounet ou Sarah Bernhardt. Mais en librairie, à quels succés peut-il prétendre, au milieu de l'indifférence générale, que le silence de la critique, sur tout ce qui est son domaine, ne fait qu'accentuer?

Cette décadence de la poésie est regrettable à plus d'un titre. Non seulement l'esprit francaise se détourne d'une voie à la quelle il doit ses plus beaux succés littéraires, mais encore notre esthétique générale souffre profondément dans ses œuvres vives, de ce mépris injuste que l'on professe a l'heure actuelle pour l'alexandrin. Le poète a sa mission en ce bas monde. Son vers doit marteler nos joies et consoler nos douleurs, célébrer nos triomphes et pleurer nos défaites. Un peuple qui n'a plus de poétes est un peuple dont la sensibilité s'émousse, dont le cœur se ferme aux beaux et nobles sentiments. La décadence de la poésie, c'est le triste aveu de notre vulgarité et de notre mercantilisme. Nous méritions une lecon. Elle vient de nous être donnée. Ce sont les « étrangers » maintenant qui écrivent... en *prose rythmée* les meilleures poésies francaises. Aprés Renée Vivien qui, si je ne mo trompe, est d'origine américane, voici Marinetti, le distingué directeur de catte merveilleuse revue internationale **Poesia**, qu'il à fondée à Milan, sans doute pour nous faire honte. Son beau livre *Destruction*, qu'il vient de publier chez l'éditeur Messein, nous révèle une âme rare et délicate, sur laquelle a glissé le scepticisme. contemporain. M. Marinetti, bien que ne s'attachant pas aux consonances, est non seulement un poète dans toute la force du terme, mais un convaincu. Il ne croit pas à la *nécessité de la rime* pour faire de la bonne poésie; ses étranges poèmes lyriques, qui ne reposent que sur la force du rythme et la beauté de l'idée, sont une des choses les plus originales qu'il nous soit donné de lire. Et l'on croit entendre parler l'auteur lui-méme, dans cette extraordinaire « Chanson du mendiant d'amour »:

Car je suis le mendiant affamé d'Idéal,
Qui va le long des grèves,
Quêtant l'amour et les baisers
De quoi nourrir son rêve...

« Le Gil Blas ».

F. T. Marinetti vient de fonder, à Milan, une revue internationale, **Poesia.** Son premier numéro est plein de promesses. Le sommaire rêunit les noms de Giovanni Pascoli, Léon Dierx, Giovanni Marradi, Guido Mazzoni, G. d'Annunzio, Paul Adam, Gustave Kahn, Schuré, etc. Les poêtes, avant les peuples, ont proclamé la République universelle.

« La Petite République ».

M. F. T. Marinetti, qui a beaucoup contribué, par des conférences et des récitations de poèmes, à répandre en Italie la littérature symboliste, vient de créer une revue universelle: **Poesia.**

L'intention du fondateur est excellente et les deux premiers fascicules de **Poesia** (février et mars) la réalisent par faitement.

Le nº 1, dédié a Giosuè Carducci, débute par un fragment de *la Nave* de d'Annunzio, que suivent des vers de MM. Paul Adam, Sem Benelli, A. Colautti, Gustave Kahn, E. Schuré, Marinetti, C. Mauclair, Catulle Mendès, E. Moschino; un poème en prose de M. de Régnier et un fragment de prose poétique de M.me Rachilde; et aussi des vers de Fred. Bowles et de Laurence Alma Tadema.

Le fascicule de Mars ouvre sur un poème de F. Mistral et il contient une ballade de M. Paul Fort, un extrait inédit de *la Chanson de Jehanne d'Arc* de M. Clovis Hugues, quatre romances de M. Stuart Merrill, des poèmes d'auteurs italiens et anglais, — et, aussi, un portrait de M.me la Comtesse de Noailles.

« Mercure de France ».

The second number of **Poesia** that interesting international journal has just been issued from Milan. It opens with some remarkably fine stanzas entitled « Lou Renegat » by F. Mistral, the Provencal poet, whose work is accompanied by a clever translation into the Italian by Vitaliano Ponti, Arturo Colautti resumes his long poem « La Conquista » which will be concluded in the next number. Cosimo Giorgieri Contri writes some delicate Italian lines entitled « La Carmelitana », and these are succeeded by a beaatiful French « Pastoral » by that graceful writer Paul Fort, whose morning thoughts are lovely as the pictures of Corot. Gustave Kahn contributes some happy fancies dedicated to F. T. Marinetti, and Marinetti himself, that young conjuror of majestic dreams, is represented by his clever « La Folie des Maisonnettes » The English school of poetry is again identified with the work of Mr. Fred. G. Bowles, who contributes one of his charming « Lake Lyrics » entitled « Noon. » Among other contributors to this magazine of many languages are Helene Vacaresco with her tender lines, Stuart Merrill, the Countess Vittoria Aganoor Pompili, Sem Benelli, and the Comtesse de Noailles.

« Pal Mall Gazette ».

La bellezza della donna italiana

Inchiesta internazionale di **Poesia**

I grandi poeti d'ogni tempo e di ogni nazione, dal Petrarca al Goethe, dal Byron al Lamartine, hanno cantato in versi immortali la sovrana bellezza della donna italiana.

Ci è parso quindi nobile e adatto ai molteplici aspetti di ***POESIA*** indagare quali sensazioni estetiche questa bellezza ispiratrice abbia suscitato nell'anima dei poeti stranieri contemporanei.

A questo fine abbiamo rivolto ai maggiori poeti e letterati d'Europa la seguente domanda:

Veuillez nous dire en vers ou en prose ce que vous pensez de la beauté inspiratrice de la femme italienne en ajoutant vos impressions inédites et vos souvenirs personnels.

Ci sono già pervenute risposte sottili e profonde di Maurice Barres, Sar Peladan, Paul et Victor Margueritte, Jules Claretie, François de Curel, Camille Mauclair, Gustave Kahn, Rachilde, Edouard Rod ecc. ecc. che pubblicheremo nei prossimi numeri.

Primo concorso di POESIA

Poesia bandisce un Concorso annuale italiano, fra i suoi soli abbonati, per la miglior poesia scritta in lingua italiana di qualunque argomento, genere e metro.

Il poeta prescelto riceverà in premio

Lire 500;

ed una targa appositamente incisa e scolpita in argento.

Poesia darà tutto il suo appoggio al vincitore: pubblicherà il suo ritratto, la sua biografia e, al posto d'onore in prima pagina, i versi premiati.

I manoscritti devono essere inviati alla Direzione *via Senato, 2, Milano*, non più tardi del 30 Giugno 1905.

Ogni manoscritto deve recare, come per firma, un motto che sarà ripetuto su una busta *non trasparente e ben suggellata*, contenente il nome del poeta e la ricevuta del proprio abbonamento.

I versi saranno giudicati dai direttori di Poesia:

SEM BENELLI, F. T. MARINETTI, VITALIANO PONTI.

Per abbonarsi a **Poesia** basta inviare una cartolina vaglia di **lire dieci** alla Amministrazione, via Senato, 2 — Milano.

FOCHI MONTANI

Della *Fiaccola sotto il moggio* che percorre vittoriosamente le maggiori scene italiane e che reputiamo una delle più geniali tragedie di Gabriele d'Annunzio, parleremo adeguatamente, alla sua prossima pubblicazione in volume.

⁂

A proposito delle innumerevoli inesattezze stampate in Italia e altrove sul simbolismo francese contemporaneo, e rispondendo anche ad alcune domande rivolteci dai nostri lettori sullo stesso argomento, togliamo dal volume *La Poesie Nouvelle* dell'eminente critico letterario del *Figaro*, André Beaunier questo giudizio assolutamente definitivo:

« Il me semble d'abord que l'enterrement du Symbolisme était un peu prématuré. Craignons les inhumations hâtives!

« Parmi les grands poétes symbolistes, je ne mentionnerai, pour abréger, que ceux-ci: Gustave Kahn, Emili Verhaeren, Francis Vielé Griffin, Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier. Voilà cinq noms tels que, peut-être, nulle école contemporaine n'en trouvèrait cinq aussi beaux à citer. Gustave Kahn, inventeur étonnant imagination fastueuse, apte à susciter les plus neuves visions, à créer les plus ensorcelantes musiques: Emile Verhaeren, halluciné, hanté de fantasmagories redoutables et belles, terrifié du spectacle que son rêve lui suggère, évocateur des féeries qui dorment au fond des ténèbres de l'âme; Vielé-Griffin, subtil, sage et mélodieux, métaphysicien délicat, penseur attentif, incertain quelquefois entre l'allégresse de la vie et la mélancolie du souveuir; Maurice Maeterlinck, qui trouva des phrases imprévues pour rendre évident et palpable le mystère essentiel du Destin, de la Mort, de l'Existence et de toute réalité; Henri de Régnier, dont c'est le privilége merveilleux de n'apercevoir les idées que sous la forme plastique, et dont l'œuvre est toute en images, parfaites de grâce ou de majesté!...

« Ces cinq poétes sont, je crois, bien portants. Ils sont jeunes. Les derniers poèmes qu'ils aient publiés ne sont pas très anciens. Je ne sache pas qu'aucun d'entre eux ait annoncé l'intention de passer à l'Humanisme.... En vérité, le Symbolisme n'est pas mort, et il y aurait de la précipitation désinvolte à vouloir célébrer tout de suite sa pompe funèbre ».

PUBBLICHEREMO
NEI PROSSIMI FASCICLIOLI:

GIOVANNI MARRADI. - *Tito Speri.* — ADOLFO DE BOSIS. - *Esametri.* — EMILE VERHAEREN. - *Tempête sur mer.* — PAUL ADAM. - *Le signe double.* — CAPEL. - *Sonnet anglais.* — GUSTAVE KAHN. - *Lettre à Elle.* — MARIA STAR. - *La Cité de l'impératrice.* — FRED. BOWLES. - *Lake Lyrics.* — ALBERT MOCKEL. - *Deux Chansons.* — K. ROSENVAL. - *Deux sonnets pour la Mousmé.* — FÉLICIEN FAGUS. - *La défaite du Sphinx.* - *Pantoum.* — DOMENICO OLIVA. - *Ode a Nietzsche.* — AURELIO UGOLINI. - *Grottesco d'inverno.* — JULES LAFFORGUE. - *Chanson des sabots jolis.* — ETTORE MOSCHINO. - *Tristano e Isotta.* — CIPPICO. - *Il ritorno.* — ALFREDO ORIANI. - *Una festa da ballo.* — ALBERT SAINT-PAUL. - *Chanson gitane de l'Epousée.* — VALENTIN MANDELSTAMM. - *La petite fille.* — JEAN ROYERE. - *Ecoute.* — ENRICO FONDI - *Ballate floreali.* — HÉLÈNE VACARESCO. - *Que fais tu?* — JEAN LORRAIN. - *Poésie.* — GIUSEPPE BRUNATI. - *L'ingegnoso hidalgo.* — MARIE DAUGUET. - *Parfums.* — ERNEST GAUBERT. - *L'amazone.* — GUSTAVO BOTTA. - *Tramonto.* — LOUIS PAJEN. - *La ruine.*

POESIA pubblica solamente versi inediti. — Nella disposizione delle poesie segue al possibile l'ordine alfabetico dei nomi.

MA QUI LA MORTA

POESIA RISURGA

I GEMELLI

Che sente il fiore cui la molle forza
di vita svolge i petali del boccio?
Quel che sentiva allora la fanciulla,
che si svolgea dal calice più bianca
e più sottile, il collo così lasso,
che lo piegava l'occhio di sua madre.
La neve già struggeva, ma non tutta:
se ne vedeva qua e là sui monti.
Spuntava l'erba, verdicava il salcio,
e ravvenate ora mescean le polle.
Era sui monti, era a bacìo la neve
ancora: ella si fece anche più bianca
e più sottile: un pianto nella casa
sonò: poi, la fanciulla era sparita.

E il suo gemello la richiese al padre
meditabondo. Egli accennò lontano.
E la richiese alla soletta madre,
che gli sorrise, e lagrimò più tanto.
« Sappi: è nel prato asfòdelo... C' è bello...
Lieta, sebbene senza il suo gemello...
No, non è sola, ma tra un fitto sciame...
Un fiore hanno alla sete ed alla fame...
Sì: tu ci andrai... Sì: la vedrai... tra giorni...
Resta con me! S'ora ci vai, non torni! »
Ma il giovinetto andò per prati e boschi,
sempre cercando. Un giorno seguì l'api
a un prato, le ronzanti api ad un fonte.
Nel fonte ritrovò la sua sorella.

Il giovinetto si chinò sul fonte,
e la fanciulla apparve su dal fonte.
Egli era mesto, ed era, anch'ella, mesta.
Ma le sorrise, ed ella gli sorrise.
Aprì la bocca per chiamarla a nome;
subito anch'ella aprì la bocca a un nome.
Ed egli chiese, chi l'avea rapita,
se lieta le era la solinga vita;
ed ella presto rispondea, ma troppo,
ch'ella parlava mentre egli parlava.
Ed egli tacque, ed ella tacque: allora
egli riprese, ma riprese anch'ella.
E il giovinetto non intese, e pianse.
E la fanciulla si confuse, e pianse.

Ora una voce chiamò lui: la voce
della sua madre che l'avea smarrito.
« Ci chiama. Vieni con il tuo gemello
dalla tua madre. C'è, con lei, più bello! »
Ella rispose; ma fondea nell'ansia
le sue parole con le sue parole.
« Qui non c'è fiori per il tuo digiuno!
Tu sei nel prato ove non è nessuno! »
La madre ancora lo chiamò. Le labbra
chinò... che freddo in quelle dolci labbra!
Le diede un bacio sussurrando, Addio!
ed un gorgoglio udì nell'acqua: Addio!
E il giovinetto s'alzò su dal fonte,
e la fanciulla sparve giù nel fonte.

« O madre! O madre! È dove tu m'hai detto!
Ma ella è sola, nel fonte soletto.
Non ho veduto altro che il suo, di capi.
Non ho sentito altro ronzìo, che d'api.
Non ha vicine altre compagne care!
Non ha quei fiori per il suo mangiare!
Vieni tu, madre: ella ritornerà! »
« O figlio! O figlio! T'ha deluso un Dio!
Il fior che dissi è il fiore dell'oblio.
E tu non vieni dal fiorito prato
ch'è più lontano del cielo stellato!
A chi ci va, gli è presso, come l'orto;
ma chi ne torna, anche se arriva smorto
a dove dormi, è tuttavia di là! »

Ma il giovinetto le afferrò la mano,

e disse: « O vieni, se non è lontano! »
E, giunti al prato, si chinò sul fonte,
e la sorella venne su dal fonte.
Ah! ma nel fonte presso il suo sorriso
c'era la madre col suo mesto viso!
« O madre! O madre! Ecco che lei s'attrista
dacchè nel grave tuo dolor t'ha vista! »
« O figlio! O figlio! Io sono lì pur quella!
Non hai due madri! E non hai più sorella! »
E turbò l'acqua. E madre e figlia sparve
oscuramente, qua e là, nel gorgo;
fin che ondeggiando, tremuli, a fior d'acqua
vennero ancora figlio e madre in pianto.

Ed egli allora oh! sì, capì! Ma venne
per molti giorni al tralucente lago,
a rivedere in sè la sua sorella
che in lui viveva; ed esso in lei moriva.
Ed era il tempo che il nostro dolore
cadea qual seme, e ne nasceva un fiore:
un fior dal sangue delle nostre vene,
un fior dal pianto delle nostre pene.
Ed egli fu il leucoio, ella il galantho,
il fior campanellino e il bucaneve.
E questo avea tre petali soltanto;
erano a mezzo gli altri tre rimasti;
e quello, sei, coi sommoli un po' verdi.
Candidi entrambi, a capo chino entrambi.

Spuntava il croco, il morto per amore
bel giovinetto. E non fu lor compagno.
E non l'AI AI videro del giacinto
dal vento ucciso. Non fioriva ancora.
Erano soli, soli; chè la neve
era sui monti, era a baciò, tuttora.
E qualche alato, ch'ebbe vita umana
già, come loro, già piangea, ma seco,
sommessamente; o dentro sè pensava
qual pianto amaro ch'è poi dolce canto.
I due puri gemelli esili fiori,
fu breve la lor vita anche di fiori.
Amor fu quello prima dell'amore.
Non forse amore, ma dolor, sì, era.

Sparvero prima della primavera.

Febbraio del 1905.

Giovanni Pascoli.

ÉLÉGIE D'AUTOMNE

Il fait gris ; nul rayon ne luit dans le vent lisse
Il pleut non loin, là-bas.
Un corbeau d'un grand vol d'angoisse plane et glisse
Je gémis. Je suis las.

Je songe aux heures d'or de l'été quand l'air tonne
D'un chaud crépitement
Fini ! Voici venir le funéraire automne
Porteur de longs tourments.

Il traîne par ici des relents de bitume
Sur des bancs de brouillard.
J'ai froid. L'ennui rongeur me perce d'amertume
Et d'ardeur de départs !...

***

Que j'aimerais, filant loin de ces lieux moroses
Me griser de couleurs,
D'azur, de feux et de ce goût d'ambre et de rose
Qu'apportent les chaleurs !

Qu'il me plairait de fuir cette brume et la boue
Que font ces gras charbons !
Semblable à l'émigrant des routes je vous loue
Grands bateaux vagabonds.

Partir ! Ah ! S'en aller ! J'aime les équipages
Des océans heureux.
Je voudrais avec eux me rouler sur les plages
Dans les suds sulfureux.

Je rêve de brasiers de sable et d'herbe infuse
D'éclairs de papillons,
Et de tous ces geysers de soufre et d'or qui fusent
Parmi des tourbillons.

Ah ! la-bas ! Le roc sue et crève, et dans la vase
Tremblent de frais varechs.
Un jet d'odeur jailli du sol éclate et passe
Dans le silence sec.

Sur les arbres en fleurs rutilants d'aube blanche
Dorment des perroquets.
Et de chauds arc-en-ciel tendus dans l'air épanchent
Les jeux de leurs bouquets.

Les voir ! Et puis pâmer devant ces paysages
Soudainement éclos !
Entends, mon âme, entends qui t'invite au voyage
L'appel des matelots.

Embarquons ! Embarquons ! Nous passerons la rade
Bercés sur les steamers.
Gonflez, voiles ; ronflez, machines ; et nomades
Fendons le flot des mers !

La côte fuit, enfin, voguons ! Que se déroule
L'azur des équateurs !
Bientôt se lèveront en dansant sur les houles
Des îles de senteurs.

Voilá que, fous, s'en vont les vaisseaux sans mâture
Sur de glauques bouillons,
Proue et poupe tournant sur place, à l'aventure.
Mais qu'importe ! Partons !

Sans souci des écueils dangereux ni des trombes,
Des gouffres, des ressacs,
Narguons tout ! Que la pluie ou le tonnerre tombent
Chavirent les tillacs ;

Quand nous aborderons au gai pays où poussent
Des palmiers pleins d'aras,
Nous nous reposerons dans ces visions douces
De ces hurlants fracas...

***

Mais non ! J'avais rêvé. J'évoque en vain la roue
De l'hélice et le pont,
Et les archipels d'or où le printemps dénoue
Ses beaux nuages blonds.

Ici rôde un soleil tout empreint de fumée
Et de tristesse aussi.
Un oiseau qu'on ignore agite la ramée
Et pleure mon souci.

Et, seuls, on voit tanguant entre les mornes rues
Les omnibus criards,
Jaunes et noirs, tirés par des chevaux qui ruent
Hagards dans les brouillards....

Novembre 1904.

Saint-Georges de Bouhélier.

ARACNE

Penso: o gesto di tue dita sottili,
Aracne! Sinuose ivan cercando
quell'un perfetto che tra mille fili
si convenisse, oro od argento, a quando
a quando. Sorridean le femminili
labbra, e dagli occhi limpido il comando,
come imperio di sol raggiava sopra
il fiorimento della nobil opra.

Dolce fioriva sotto le tue dita,
quasi un aprile morbido, la tela
bianca, fioriva d'una gaia vita....
Tu stendevi la man che vola e cela,
ma non sì che una vision fiorita
non trasparisse, come alba trapela
dal chiuso cielo, rivo di viole,
fiume di rose, poi divino il sole.

Talor gli occhi levavi. Io vedo o parmi
gli occhi tuoi fissi, o reginetta, vivi
come una sfida, nitidi com'armi.
Ma s'arrendevan placidi, e seguivi
nella vita che palpita o nei marmi
che stanno, un gesto grazioso; udivi
forse lieve un cantarellio: fontane,
alberi, uccelli, vaghe voci umane.

Gli occhi adagiavi nel verde ampio; e un volo
di rondine alti li traeva, aneli
seco nell'aria; o nel fresco bocciuolo
d'una rosa scendevano dai cieli;
ed ascoltavi forse un usignolo
com'ebbro canti, o come un gregge beli
presso un ruscello: e quanti eran soavi
ritmi in cielo ed in terra accompagnavi.

Riprendevi tue fila indi, e più pronte
alla legge che più limpida e vera
esercitavi dalla china fronte.
Era un dolce obbedir qual d'acqua mera
a colore di cielo; e come in fonte
specchiasi il volto della Primavera,
su la tela inchinava i suoi colori
così l'anima tua piena di fiori.

E tra i fiori venia gesto fiorendo
come di mani; parea ch'ogni giglio
sua virtù modulasse a più stupendo
candor, come di carni; e un fior vermiglio
s'apria qual bocca che dicesse: Io splendo!....
La materia cedea lieta al consiglio
delle tue dita carche d'un impero
gentile, inanellate di pensiero.

Che pensavi? Di sotto l'operose
dita mentre fluian molli i capegli
e le labbra ch'Europa e l'altre spose
consacraro all'amor di Giove, ed egli
dolce accoglieva: di quali altre rose
fioria l'anima tua? Qual oro in te gli
scuri sensi occupava, onde al lavoro
tuo cotal provenia fremito d'oro?

E l'alme mani nella cui seguace
conca il trepido sen d'Io s'accoglieva,
e gli occhi ebbri negli occhi, la vorace
bocca, chi t'insegnava? e come beva
bocca alle fonti dove si compiace
più nostra sete? Di che mani allieva
tua man veniva candida e virginea
scrivendo amore con sì dolce linea?

Pura la mano; nè a virtù d'esterna
legge obbedivi. Inconsapevol una
lieta via seguitavi, come sverna
usignolo; seguivi tua fortuna.
O camminavi come chi discerna
uno spiraglio nella selva bruna,
un porto queto dopo molta rabbia
di flutti, un'ombra dopo un mar di sabbia.

Unica verità ch'è certa, sola
bontà ch'è buona è la bellezza. Estrema
gioia, adorarla; mirar come vola,
come splende e fiorisce e mai non scema;
una musica, un raggio, una parola
svellere, un ritmo al suo divin poema,
e viverne. In felicità perfetta
così gli anni passavi, o reginetta.

Pur, passando, ascoltavi... Che? presagio
di tuo fato? e venir già passo udivi
cupo a le spalle?... Errava in tuo palagio
come il fruscio d'un sogno immenso. Scrivi,
mia man! dicevi. E nelle ombre che adagio
cumulavansi intorno, ardean più vivi
gli occhi, e fendendo le grandi ombre, sola
venia, placida nave, la tua spola.

Francesco Chiesa.

LA CONQUISTA

Canto dei plenilunï

III.

Vano, dunque, è il tuo riso, e vano il pianto,
e più vano il silenzio, o sonnolenta
fidanzata del mar, nomade Sfinge!
Antico enimma è il tuo, sì che le arcane
cifre nel volto doloroso porti
ad acuir nostre pupille; antica
è la virtù religiosa espressa
da tua bianca mestizia, che suade
languidi sogni e nuziali carmi
perennemente.

Deiforme sei,
cerea Signora delle notti, in tua
natività misteriosa, quando
ogni cima travarchi agile, e dietro
l'arbori amiche di vapor vermigli
o di candidi cirri ti rinzoni
per conquistar l'alta scalea de' cieli;
o quando in gloria, il grado ultimo attinto,
dissipi il coro delle nubi, e plachi
l'onde convulse, e tutte offuschi e vinci
l'inclite stelle col diffuso argento.

Assai vedesti, ambigua Luna, turbe
genuflesse a' tuoi pallidi ritorni,
come ne' tetri ascondimenti; assai,
considerasti le demenze umane,
e nomi e riti e dignità mutando
in diuturna vece.

vergine, d'evie e di cerbiatte vaga,
Or sagittaria
snella scendevi alle selvette argive
per aspre corse e nitidi lavacri;
ed or, bendata vedova, l'inulto
mùtilo sposo su' niliaci marghi
clamavi in pianto; quinci, intatta madre
mite raggiasti nel maggior tuo tempio
ad Eféso canora, anzi che il folle
sitibondo d'infamia alto la torcia
sacrilega agitasse; e quindi, lieta
di matura bellezza, sorridesti
delle cetre all'omaggio, allor che in verdi
dèlubri Gallia ti sacrava il vischio
propizïale.

E ti nomâr maestra
di libidini enormi alle divote
di Siria e di Babele nelle attese
rinascite, o ne' cupi algidi ecclissi
instigatrice d'olocausti orrendi
a Cartago, di sangue avida e d'oro.
Ed altra virginal Madre, di cielo
non scesa in terra, ma di terra assunta,
divinamente in sua purezza umana
d'ogni mistico serto e d'ogni impero
t'allevïava, a te lasciando il culto
abbominoso delle streghe intente
a' deprecali sabbati, e de' calvi
astrologhi l'amor cupido e grave
di vaticinï; mentre di tra il vasto
delirio della strage, ultimi oranti,
te riverian del gran Profeta al nome
i purpurei Califfi.

E ancor tu salpi
mirifica galea pari all'egizia

traente al fiume l'onta dilettosa
d'Antonio; ancora in cecità tu splendi,
ostensorio di gioia offerto a' mille
popoli afflitti, o d'alabastro e d'oro
eccelso altar de' sogni, urna custode
delle infinite lacrime stillate
ne' sommersi millenni; ancor tu tremi
arpa de' cieli e lampa degli abissi,
falce che miete, come in guerra, i nembi
del silenzio nimici, arco soave
risaettante del desio gli strali;
ancor ti schiudi, ambracea porta alzata
alle mute in dolcezza anime amanti,
lucida rosa che non teme oltraggio
di biechi autunni, cuor de' cuori ardente,
arca del patto fra la Terra e il Sole,
fra la luce e le tenebre.

Ma dinne,
tu che Malinconia ti chiami, dinne
veracemente: Qual poter t'asserve
in vassallaggio che non ha speranza,
a nostr' ermo pianeta? E qual ti freme
entro l'eburna piccioletta mole
flutto ascoso di vita? O non t'aggela,
nell'amplesso del Sol, morte profonda?
Non sei tu, d'erbe ignuda e di fontane,
celeste Libia degli adusti mari
e degli spenti mongibelli, dove
non bramìto di belve, o favellìo
d'alati, o canto di pastori, o furia
di tormentosi turbini sospenda
l'alta quïete millenaria in torno
della cosmica inerzia? E non sei cuna
petrificata e sempiterna bara
forse d'alcuna nazïon precoce,
che la sublime vanità dell'Arte
tutta conobbe, e l'ironia del bacio,
e la indigenza della gloria? O forse,
per carità dell'Astro onniparente,
nella contraria tua parte inibita
a ciglio uman, qualche infecondo asilo
non offri ai condannati ultimi eredi
della stirpe miserrima, cui l'orbe
nostro riluce nell'algor notturno
funeraria lucerna?

O dolce Morta,
o fantasima astral, mummia errabonda,
muta sirena d'ogni eterea Sirte,
tu non ascolti, e non rispondi! Lenta
segui tuo mensual pèriplo in torno
alla fervida Terra, che governa
il concorde viaggio, e ti ricambia
amicamente il grazioso lume
derivato dal Giorno, e nella fronte
tua circonfusa, come in vetro, mira
ripercosso il suo fato, allor che tutta
la gran virtù, che le feconda il grembo,
sarà consunta al digradar del Sole
incanutito.

Dimandar che giova?
Già più secure e nove armi l'ingegno
uman dirige contro tua procace
ritrosia, che tante estasi effuse;
già, qual d'amata riamante, il tuo
rorido volto a' nivei plenilunî
una pittrice machina ritrae
in caratteri d'alpi e di marine
meravigliosi; ed altri nomi, ai fasti
e alle dimore de' terrestri attinti,
sulla carta fedel, che ti ripete
qual terso lago, già segnan tue rughe
simili a circhi.

Contro il sacrilegio,
Ècate fosca, te più non protegge
l'ombra dell'Ade; il vedovil tuo manto
sacro terror più non infonde, o stanca

Iside avara; nè spietata morte
l'audace attende involator d'un velo,
sanguinaria Thanit. Ridesto omai,
l' ingrato Endimïon per altra ebbrezza,
o Dïana, ne' chiari occhi profondi
ti scruta; il radioso ultimo inganno
si dissigilla del tuo riso, Astarte;
tuo gran misterio, Artemide triforme,
tramonta, come in mar la gloria achea;
e tua verginità, Trivia, si muore!

Ad ogni impero, ad ogni arcano, ad ogni
divïeto ribelle, o sogni o indaghi,
il titanio Pensier, giovine etérno,
dopo gran corsa per notturna via
ecco t'aggiunge al sommo arco, e t'annoda
di sue valide braccia, e reluttante
ti costringe in servaggio, a uno a uno
i castissimi tuoi lini sciogliendo
con l'affannosa febbre del conteso
possedimento.

Tale un giorno, in riva
all'Eurota sonoro, di tra ignude
vergini in teorie nitide al sole,
la bilustre Tindaride movea,
l'epinicio d'april cantando. Lunge,
in sua bianchezza d'ogni albor più bianca,
con la pupilla d'àstore la vide
il ben targato domator di tauri
Tèseo divino, (cui sbendati in gioia
aveano i vezzi floridi la fida
Ariadne, ed Ippolita reina,
e Fedra invitta) e divampò repente
di brama furïal. Gittata allora
la gran clava infrangibile, l'eroe
sulla ignara e fatal figlio del Cigno
curvo s'avventa, e la ghermisce, ed alto,
quasi opimo trofeo, l'estolle a' Numi
invidi, e ratto col soave carco
s'inselva, a' cieli di tripudio urlando.

Ridean le accese Pleiadi un lor chiaro
riso all'audace; i trepidi Favonî
blandian tra' mirti in voluttà le fonti
disïose; le pie quercie tutrici
piegavan come per più dolce varco
al terribile Amante; aprian le aulenti
ciglia le rose a sogguardar la smorta
èmula; il coro aligero tacea
per ascoltarne i gemebondi prieghi,
rotti dal bacio: e tutti i musicali
antri del bosco, ad Afrodite sacro,
strofe di trionfal èpodo ardente
scandian, chiamando: « Elèna! Elèna! Elèna! »

FINE.

Arturo Colautti.

POÉSIE

Au pied de mon lit, une Vierge négresse
fut mise par ma mère. Et j'aime cette Vierge
d'une réligion un peu italienne.
Virgo Lauretana, debout dans un fond d'or,
qui me faites penser à mille fruits de mer
que l'on vend sur des quais où pas un souffle d'air
n'émeut les pavillons qui lourdement s'endorment,
Virgo Lauretana, vous savez qu'en ces heures
où je ne me sens pas digne d'être aimé d'elle,
c'est vous dont le parfum me rafraîchit le cœur.

Francis Jammes.

SARCOPHAGE

..... Dans l'ombre de la forge
Où — tout le jour —
Le fer, ainsi qu' un bétail qu' on égorge,
Saigne aux enclumes sonnantes;
Au fond du deuil de l'ombre qui le voile
— Comme au fond d'une crypte —
Le Sarcophage s'allonge
Et rêve sous la pluie des étincelles
A quelque nuit d' Egypte
Où pleuvaient des étoiles...
La pierre en fut polie
(On rèverait au flanc la chasse de Méléagre)
Entre ses parois que souille
La crasse des charbons et des rouilles
Une eau noire stagne,
Eau morte de Léthée et d'oubli.
Mais chaque fois que le fer rouge y plonge
— Comme un poignard sanglant —
L'eau siffle des dix gueules de Lerne
Et ferme sur le fer que ternit leur haleine
Des lèvres faibles qui n' y rongent
Que l'écume de leur rage vaine....
Ci-git, me dis-je, l' Envie et sa haine
Impuissante bien que sans repos, sa rage
Dépitée, enlisée aux fanges de ses songes;
Et je cherchais un *nom* au flanc du Sarcophage.

Francis Vielé-Griffin.

CREPUSCOLI ANTICHI

I.

LE AQUILE

Figlie de la Vittoria, aquile erranti,
cui fu nido e fastigio il Campidoglio,
chi vi piegò, senz'inni a senza canti,
sotto l'urne augustee carche d'orgoglio?

Tràssevi con le danze e i coribanti
Dïoniso re nel suo purpureo soglio?
o Gesù, coronato di cordoglio,
pace v'addusse e v'addolcì co' pianti?

Il silenzio è su Roma. Non più 'l coro
mormorante de' lauri al Palatino
canta in sua gloria fulgide parole;

ma gli archi di tre imperi ardono al sole,
risognando in un lampo repentino,
aquile immense su quadrighe d'oro.

II.

POMPEIANA

Nevoleia, Cestilia e Taletusa,
vergini citarède occhi-lunari,
or van tra l'ombre, emerse da' sudari,
con lampa d'eternale olio perfusa.

E ciascuna ricerca, entro la chiusa
malinconìa de gli atrî solitari,
il suo sogno, e i suoi combusti Tutelari
e i giardini ove amò Dèrbola Drusa.

Vagan tra' mirti in tunica bissale,
le tre vergini incaute... Repente,
squassa il gran monte ignivomo le porte,

e, recinta di fiamma trionfale,
porpora alata, Furia oltrapossente,
sovra il campo letèo torna la Morte!

Ettore Moschino.

MÉLANCOLIE

Parfums d'été, parfums de vie,
parfums de roses lourds et troublants;
montent du grand verger fleuri
portant l'étrange nostalgie,
du souvenir, au coeur souffrant.

Dans la cadence au rythme lent,
s'agitent feuilles en émoi
bercées doucement par le vent;
Et ce frisselis mélodique
évoque en mon coeur nostalgique
un rêve ébauché autrefois.

Un grand frisson énamouré
court dans le verger et l'enserre,
les fleurs ont un air de mystère,
elles semblent murmurer
un secret à l'air irrisé.

L' heure est douce de mélancolie,
l' heure indécise où meurt le jour
berce et endort l'âme alanguie
de sa caresse lente d'amour.

O verger de Mélancolie,
verger des visions astrales,
bercez ma pauvre âme attendrie
et mon coeur, cherchant l'oubli
dans votre splendeur floréale.

CHANSON

Pour un coeur qui souffre faudrait-il pleurer ?
toute peine est éphémère;
le coeur oublie,
l'âme est légère
et pleurer ce serait folie.

Pour un coeur perdu faut-il s'attrister ?
N'ayez de tristesse
en votre jeunesse.
Pour un coeur perdu, un de retrouvé.
Ce serait folie que de s'attrister.

Mais un coeur aimant faudra-t-il aimer ?
l'amour n'est que leurre
et que grand tourment.
Craignez qu 'il ne meure
l'amour tant rêvé.
Mais un coeur aimant,
Aimez tendrement.

Lucienne Kahn.

LA SOLITA CANZONE

Per F. T. Marinetti.

È tornata
la sfacciata,
l'insistente
delinquente;
spia là,
dietro a un nocciuolo giovane e gagliardo.

Non lasciatela passare
questa vecchia fantesca
che si è abbigliata a festa
da un ebreo rigattiere.

No, per or stia ancor fuora;
no, signora, qui non s'entra;
i diamanti invernali vi sbarrano la strada.
Non lasciatela passare;
v'ha ingannato l'altr'anno, vi ingannerà tutt'ora.

S'è imbellettata alle porte cimmerie
di cerussa e d'unguenti;
le pustole e le piaghe si ha coperte
sotto la spessa cipria.
È vecchia come il mondo,
è una ruffiana che non ha già mai fatto la prostituta;
non fu mai giovane.

Ma cacciatela via!
Vi pare che disboccino le rose?
Vi pare che incomincino a cantare i passeri e le allodole?
Vi pare tempo questo d'amore?
La graziosa bestemmia!

È una scimiona che s'avanza in gale,
per farvi imbertucciati.
Eccovi il ghigno, eccovi le smorfie:
passa via, non ti fermare.

Tutti i gatti ingattiscono,
e le sorchie squittiscono;
l'asini ragliano;
s'accordan le chitarre;
le capre stanno belando al caprone.
Odor di becchi,
odore di fornicazione;
tutte le cose buone
lievitan dentro d'umor prolifico.

Con questa fame
non è ridicolo figliare ancora?...
Malthus, li insegnamenti preventivi
sono egregi motivi
per un trattato di sociologia.
La ruffiana batte all'uscio:
non vi si pensa e poi si fa,
in una sciocca ebrietà,
quanto eterna la razza.

Tutta la gente è pazza,
corre incontro a baciarsi;
e le piante germogliano,
ed i fiori disbocciano.
Pietà, pietà,
per questa enorme fecondità.

Evireremo i maschi;
libererem le femine
dal goloso assorbir della matrice;
sradicherem le piante,
soffocheremo i fiori.
Batti, procuratrice, ai nostri usciuoli:
vi saranno de' vecchi ad aprirti:
all'anno nuovo non vedrai figliuoli
ruzzare per la piazza.

Tutta la gente è pazza,
s'abbraccia e va nei boschi,
Oh, torniamo alle selve a divorarci!

La scimiona è tornata,
spudorata;
risuscita dal gelo e dalle nevi:
ha commosso l'azzurro dei cieli,
o maligna scimiona,
decrepita lenona.

G. P. Lucini.

LES COURTISANES

Pour Francis Viélé-Griffin.

Toutes les Étoiles, ce soir, ont braqué sur moi
leurs grands yeux d'émeraude élastique,
sous leurs cils retombant en frange de lumière!....
Elles fouillent ma chair de leur regard en vrille,
qui frétille et furête tel un doigt de larron.....

Comme le soir tombait sur la suffocation
des campagnes bâillonnées de chaleur,
je bondis hors des murs
parmi l'embrasement vertigineux de l'horizon
vers la fraîcheur nacrée des grands rivages
aux bras ouverts, qui s'abandonnent
sous le corps souple insatiable de la mer!...
Je bondis loin des villes
vers les flots puérils qui jasent, jouent,
et s' émerveillent en égrenant le sable d'or
et les cailloux plus lumineux que des bijoux!...

Or voici, par delà les collines ocreuses,
sur la désinvolture argentée des rivières
et leurs noeuds scintillants de couleuvre,
les Étoiles surgissent,
avec l'éclat prodigieux de leurs visages,
et le troublant froufrou de leurs robes d'azur.

C'est ainsi que s'évadent dans le chaste soir d'été
les courtisanes, hors de leurs gîtes ténébreux,
après leurs longs sommeils de boue et de nausée,
à l'heure morne où l'antique Nuit voûtée,
à tâtons, s'empare des sentiers bleus,
et les disloque et les défonce...

Et vous rôdez comme elles, Étoiles, Courtisanes d'or,
après vos longs repos
de flaque miroitante au creux du ciel!...

Et vous errez comme elles, par les sentiers fanés
plus mous que les écharpes volages des fumées
qui s'enroulent aux nuages!...

Parmi l'odeur de la lavande et du pain chaud
et d'un rut animal exaspérant la brise,
je vois courir des feux follets sur les moissons!....
Et ce sont les Étoiles qui viennent à ma rencontre,
avec les Angélus qui s'agenouillent dans l'espace...
avec les blancs troupeaux, aux museaux argentins...
Les Étoiles ont des chignons roussis par le henné solaire...
et leurs pas de lumière éclairent les chemins!...
Elles sont à demi nues, car elles ont dégrafé
leurs robes vaporantes de saphir assoupi,
si bien que leur moite nudité se marie
à la pâleur maladive du ciel...
Leurs traînes en eventail de brume violette
tressaillent mollement sur les coteaux esclaves!

Folles Étoiles vertes, qui pleurez
et chantez à loisir... allez-vous donc bientôt
froisser et déchirer ce soir fragile et rose
par le crépitement de vos éclats de rire....
ou submerger la nuit de pleurs intarissables?...
Que voulez-vous de moi?... Qu' avez-vous à scruter
dans les tréfonds impénétrables de mon âme?...

J' ai fui la ville empouacrée, recuite de soleil!...
J' ai fui son âme jaune de poussière envolée,
et ses rues etranglées où fermente l'angoisse,
marchant vers la tendresse émouvante du soir
et son effeuillaison d'aromes sur la mer!...
Et vous voilà surgies de toutes parts en un prodige!...

Je le sais, vos grands yeux abreuvés de lumière
ont surveillé mes reins d'adolescent!...
Depuis toujours, vos longs regards plongeurs
ont pénétré mes moëlles chauffées d'alcool
et de printemps!... Vous guettiez au passage
la luxure ancestrale et le vertige du Néant
au fond des os!....

C' est ainsi que les pêcheurs
guettent sournoisement les jeux de la marée
du haut de leurs bateaux qui tanguent
dans la houle moirée d'œillades convulsives.
Et vos langues dardées, Courtisanes maudites,
pourquoi donc les traîner ainsi sur ma chair lasse ?...
Voulez-vous exciter les remords somnolents
et le Désir atroce en marche au creux des nerfs
et les lévains exaspérés de l' Idéal ?...
Étoiles soûles d'orgueil et de carnage,
c' est pour cela que vous avez donné le feu
à vos vastes prunelles fantastiques
pareilles à des lampes vitrées de diamant,
dont la flamme roucoule et s'esclaffe
en se multipliant !

Car il fait noir de plus en plus, dans la campagne,
et la pesante Nuit ratatinée
va ramant de ses bras dans le flux des ténèbres,
liquéfiant tous les sentiers bleuâtres
entre ses doigts méticuleux de fumée grise !...

Voici que je tâtonne au fond d'un chemin creux,
dans la forêt momifiée par le silence...
Quelle épouvante en atteignant l'orée !...
Avec des longs détours, et les mains dans la boue
comme un fauve écorchant son ventre sur les pierres,
je rampe dans les hautes herbes ondoyantes,
voûtant mon dos et creusant ma poitrine
où je maintiens cachés mes crimes préférés
et mes luxures idéales, tandis que vous passez,
Étoiles triomphales, Courtisanes sublimes
sur les cimes lointaines, et moëlleusement
vous traversez les plaines, dont les moissons fléchissent
ainsi qu' un opulent tapis persan
sous la paresse exténuée de vos sandales.

Et bien, soit ! me voici debout, o Courtisanes !...
Puisque vous le voulez, je me livre ! Approchez !...
Braquez immensément vos prunelles d'extase...
C' est moi, c' est moi, celui que vous cherchez !
Voici ma chair et voici sa tristesse !...
et puis voici l'ennui de mon vieux coeur,
immensurable ennui... de quoi suffoquer l'âme
puissante de la Terre !...

Écoutez !... Écoutez !... La mer a des soupirs
de volupté qui se propagent au long des plages....
Écoutez !... Les vents défaillent
tels de mols éventails surpris de lassitude !...

Étoiles, vous voulez me parler de caresses
si pénétrantes et douces que mon coeur en mourra !
..... Je connais la chanson. N' importe ? Prenez-moi !...
Vous boirez dans ma chair tout le sang qu' il vous faut,
ce soir, et vous réclamerez, à grands cris noirs,
sur ma bouche, le spasme écartelant mon coeur
comme une roue d'acier,
le spasme aux dents aiguës et frottées de pavots....

Car je serai, malgré mon âpre volonté
et malgré tous les dieux, votre pâle martyr !...
Étoiles, Étoiles, faites de moi votre fougueux plaisir !
Jusqu' à la mort des vieux Soleils mélancoliques
qui charbonnent silencieusement,
je veux jouir entre vos bras de flamme torse
et râler sous vos fines morsures sataniques,
ô maudites Étoiles, ô Courtisanes d'or !...

F. T. Marinetti.

LES SEPT LACS

I.

LA VENDEUSE DE FLEURS MONTAGNARDES.

Rousse, le front de brique, et le cou bas planté,
Le buste ample et puissant comme un relief du Rude,
Elle confronte à la touriste plate et prude
Sa massive impudeur de force et de santé.

Quel dur garçon, suant de luxure et d'été,
Dans la ronce ou le roc de la libre altitude,
A les reins assez chauds et l'etreinte assez rude
Pour l'essouffler et la ployer de volupté?...

Aux dames, de l'air grave et lent que rien n'altère,
D'une femelle humaine aux vieux jours de la terre,
Elle offre l'edelweiss et le cytise alpin:

Et dans l'air affadi de musc ou de lubin
Sort d'elle une âcreté vivace et salutaire
De miel sauvage et de jeunes pousses de pin.

Zell am see.

II.

LES SEPT LACS.

A l'un des géants endormis
dans les montagnes.

Couverte d'un noir gazon rampant de pins et d'ormes,
Ces monts sont les tombeaux des antiques géants;
Où le roc bâille, on voit en amas déchéants
Blanchir des os crayeux de squelettes enormes.

Seul, un sommet, parmi les sépulcres informes,
En stature de Chef s'accoude aux cieux béants.
Sublime enseveli préservé des néants!
Dans ta vaste effigie il semble que tu dormes.

Et sans doute tu fus aux combats radieux
Le plus hardi parmi les assaillants des Dieux;
Car les Sept Lacs, de val en val, entre les faîtes,

Lumineux aciers ronds qui bombent leur splendeur,
Sont les grands boucliers des célestes défaites
Étagés en trophée au tombeau du vainqueur!

S. Bartholomœ.

III.

OMBRES DE PAPILLONS.

Pourquoi s'étonner
Que le divin rêve
D'aimer ne se lève
Que pour se faner,

Qu' il faille ajourner
La jeunesse d' Ève
A la rose brève
Qui va décliner,

Que sceptres et gloires
Soient de vains semblants,
Puisqu'on voit, aux moires

Des gazons tremblants,
Fuir des ombres noires
De papillons blancs?....

Parc de Gmunden.

IV.

COMMEMORAISON.

Pour celle qui chaque matin
envoyait des lis au Roi Vierge.

Lohengrin sans Elsa, Pylade sans Oreste
Hylas du rêve, Argo, Narcisse du Léthé,
Quoi! l'ont-il empoigné, poussé précipité
Dans la tombe fluide oú nul frisson n'en reste?

Ou bien sous l'infini fraternel et funeste
Le firmament du lac, d'astres diamanté,
Bleuissait-il si pur par cette nuit d'été
Qu' il crut s'y envoler comme un cygne celeste?

Je vois, de loin blêmir sous les ifs du coteau
La chapelle, plaintive. Ah! le dernier château!
Une forme à genoux semble un ange fidèle....

Marbre ou femme, elle évoque à la croix des chemins
Celle qu'il espéra sans rien désirer d'elle,
La donneuse de lis aux invisibles mains.

Lac de Starnberg.

Catulle Mendes

TAORMINA

Taormina, terrestre asile des grands Dieux nostalgiques,
le soleil ecarlate délivré des nuages,
ruisselant vers la plage éclatante et divine,
illumine tes pierres d'éclairs sanguinolents,
pour couronner d'audace le promontoire antique.

Voici que le soir blond se parfume d'étoiles
en defaillant nonchalamment sur tes ruines,
pour rafraichir ton coeur aux remous sulfureux
et consoler tes grottes de l'abandon des Dieux.

Tes colonnes ordonnent tels des sceptres royaux.
Tes gradins fastueux étagés dans l'espace,
confondent leur blancheur veinulée de saphir
avec l'azur humide et palissant du ciel.

C'est en vain que la mer charnelle de Sicile
fremit de volupté et s'étale à loisir
sur tes flancs agités d'une lave éternelle,
car les Dieux t'ont trempé dans leur sang immortel.

Ces degrés ont tremblé sous leurs grands pas agiles,
quand lassés de la terre et la bouche assouvie,
les Dieux escaladerent le Zenith immobile!...
C'est par la que les Dieux redescendent parfois
dans la mollesse épanouie des soirs d'Avril
pareils à ce beau soir qui chante sa tendresse
à la mer eblouie d'avoir vu les Sirènes!
Voici les Dieux s'avancent... Ou je rêve?

Les flutes des bergers ont des cadences persuasives
pour le coeur amolli des grands Dieux nostalgiques.
Les flutes somnolentes ont entrainé leurs pas,
vers les baisers juteux d'une vierge mi-nue
dont les seins violents, au rythme de la marche,
s'efforcent de bondir d'un corsage d'ecorce,
et qui balance sur sa tête un blanc fromage
emprisonné d'osier et parfumé de menthe.

Voici les Dieux s'avancent.... Ou je rêve?

Gesticulants Silènes dont le poil odorant
et les thyrses brandis continuent les ramures!..
o Faunes embrouillés aux chevelures des Bacchantes,
fragiles nudités de danseuses graciles,
qui deroulez vos théories le long des fleuves,
dans les sentiers fleuris festonnant la campagne,
grisantes visions, je vous bois à longs traits,
comme un vin sidéral dont mon ame s'abreuve.

Maria Star.

ANTOLOGIA POETICA

ÉLÉGIE

Je fus à Hambourg quatre mois, puis à la Haye.
Je pris le paquebot pour Londre où j'arrivai
le 10 Janvier 1705, après dix ans
et neuf mois d'absence — et, dés lors, me préparant
à un plus long voyage — à soixante-douze ans
d'une vie remplie de toutes sortes d'incidents.
J'avais été assez éprouvé pour connaître
le bonheur de finir ses jours dans la retraite.

C'est ainsi que s'exprime, à la derniere page,
Robinson Crusoë. Un parfum de muscade
s'exhale de sa robe aux somptueux ramages.
L'orage au loin qui roule en bruit de caronade
fait trembler la Cité d'Albion. Et, dans l'image
que j'ai là sous les yeux, on voit le voyageur
méditer sur sa Bible et bénir le Seigneur.
Au milieu de la table est une longue-vue
dont il guettait jadis l'empreinte des pieds nus.
Au mur sont accrochés le parasol de chèvre
et le bonnet de chèvre et l'arc avec les flèches,
la hache d'abordage et le sabre marin.
Ici le médaillon de Vendredi. Enfin,
placé contre la carte où est l'îlot désert,
dans sa cage empaillé un perroquet très vert.

Comme toi, Robinson, j'essuyai des tempêtes
et, comme toi, j'ai vu au-dessus de ma tête
la mer verser au ciel des flots couleur de plomb.
Et l'amour furieux qui balayait le pont
me jetait à genoux et sifflait. Crusoë!
Crusoë! L'océan et l'amour sont pareils:
A l'un et l'autre il faut de desséchants soleils
qui creusent notre coeur ainsi qu'une coquille;
il faut que les agrés grincent comme des filles,
et que la passion soit cette noire mer
qui monte et nous emplit avec son bruit amer.

Ah! Vieil Anglais! Tu fus cependant bien plus sage
que je ne fus, car où que tu fasses naufrage,
au Cap Bonne-Espérance ou à Juan Fernandez,
on te voit aussitôt suivi ou précédé
de ta malle toujours confortable et prudente.
J'aime ta poésie pratique et commerçante,
et j'apprécie beaucoup la veuve qui prit soin
de tous tes capitaux tant que tu fus au loin.

.... C'est ce qui te permit de finir doucement
tes jours dans ce grisâtre et doux appartement
que je viens d'évoquer au début du poème.
Ah! Tu n'oublias rien dans ton île, pas même
ton parasol et ton bonnet de peau de chèvre

Ce que j'ai rapporté? — me demanderas-tu, —
de cet îlot désert dont je suis revenu?
Rien, ni une bouée ni une cage á poules.
Mais écoute comment je fus pris par la houle:

Ce fut au doux Avril, quand la mer du Printemps
s'ouvre à lous ces oiseaux, indiens de Ceylan,
qui plongent dans l'azur de nacre où sont les perles:
rouge-gorge, bulbul, fauvette, linot, merle.
On entendait briser les âmes des lilas
sur les coraux des pêchers roses des villas.

Je ne pensais point certe à ces autres coraux
où la Pérouse d'or, c'est à Vanikoro,
trouva la mort malgré son geste autoritaire.
L'amour semblait dormir et le ciel et la terre.
Douce comme une nuit des Nuits, la nuit tomba.
Mais bientôt le parfum des vergers s'exalta.

Alors, ô Robinson! oubliant comme toi
les dangers que j'avais courus, n'écoutant pas
les conseils des aïeux qui rêvent dans leurs cadres,
ivre de mettre à flot une nouvelle escadre,
je dirigeai mon cœur affolé par l'amour
vers une île pensive et grave comme un jour.

L'île était enchantée et n'était qu'une femme.

La voix de ses oiseaux eut raison de mon âme.
D'autres m'avaient séduit par l'horreur des volcans.
J'aimai, ô Crusoë! ces monts qu'un Yucatan
prolonge sous la mer pour former des Antilles.
Ma race a habité parmi ces jeunes filles
qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu
et qui de l'autre envoient de longs baisers d'adieu.
Ici, ce ne fut point le feu, ce fut la neige,
mais la neige impassible aux foudres qui l'assiègent,
neige dont les yeux clairs ont la calme passion
du feu qu'allume un pâtre au milieu des glaçons.
Et c'est l'île la plus terrible: ô Crusoë!
car c'est par sa froideur que l'on est enflammé.

Comment j'ai échappé aux dangers de cette île:
il faudrait pour cela que je fusse Virgile;
car jamais tout entier l'océan n'égala
cette vague aux doux mouvements qui m'enlaça.

Maintenant, comme toi, ô Crusoë! je pense
qu'il est bon de rêver de cela dans sa chambre.
Ma cafetière bout comme un roman anglais.
J'ai des lettres d'amour que j'entends murmurer
ainsi que murmurait l'Océan Pacifique
où tu avais conduit ton âme magnifique.
Repartirai-je un jour? Je ne l'affirme pas.
J'eusse voulu pourtant encor nouer mes bras
à la blanche bouée que nous nommons la femme,
et revenir rieur parmi les hautes lames.

Tous les oiseaux de Mars me conseillent d'aimer.
Ce matin, au réveil, leurs chants neufs s'essayaient.
Un moineau insistait beaucoup. Que vais-je faire?
Petits oiseaux, ô rouges-gorges de mon cœur,
je ne pourrais vous suivre ou, du moins, j'en ai peur.
Les buissons sont trop verts. Je vous attristerais....
Il faut laisser tomber l'ombre sur la forêt.

Dal *Mercure de France.*

Francis Jammes.

LA LAMPE

Je ne l'entendis pas entrer, mais je l'ai vue
Soudain, debout à mon côté.

Elle était nue

Et souriait, silencieuse, et, dans sa main,
Une lampe brûlait avec un feu divin
Qui faisait toute l'ombre éblouie et vermeille....
Et c'était Elle, et je sentis à mon oreille
Sa bouche haletante et son souffle penché...
Mon cœur battait d'amour, mais je lui dis:

Psyché!

Tu viens bien tard. Jadis tu heurtais à ma porte
Dès l'aube et non à l'heure où la lumière est morte,
Et les champs étaient beaux en ces matins d'été
Où riait ma jeunesse à ta jeune beauté!
Mais aujourd'hui qu'irions-nous faire dans la plaine?
Saurions-nous retrouver le bois et la fontaine
Où poussait ce laurier dont nous cueillions le brin
Immortel et fort comme un feuillage d'airain?
Car la nuit est venue et le temps a passé.
Et je lui dis encor:

Pourquoi m'as-tu laissé

Et pourquoi revenir ainsi avec ta lampe
Eclairer mes cheveux qui sont blancs à mes tempes?
Et, furieux, je lui criai:

Va-t-en ! Va-t-en !
Va-t-en !
Debout, elle écoutait en souriant
Mon reproche haineux et ma brusque colère,
Et la lampe dardait toujours sa flamme claire.
Elle me répondit :

« Tu as raison. C'est vrai,
Pendant des jours, des jours et des jours, j'ai erré
Loin de ton seuil quitté et de ta porte ouverte
Et j'ai suivi la route à mon désir offerte,
Mais les chemins divers m'ont ramenée à toi.
Me voici. Ne me maudis point. Ecoute-moi ».

Et je me souvenais du temps où, dès l'aurore,
Nous allions vers les fleurs qu'avril faisait éclore,
Vers la fontaine vive et vers le bois vivant
Où son voile léger s'envolait dans le vent....
Et maintenant, elle était nue et semblait lasse.
Elle reprit. Sa voix était lontaine et basse :

« Je n'étais qu'une enfant merveilleuse et naïve,
Alors. Les seules fleurs me rendaient attentive
Et je te demandais leurs noms, mais j'ignorais
Leurs pouvoirs, leus vertus, leurs philtres, leurs secrets,
Car à présent je sais leur force et leur usage
Et j'en puis composer le magique breuvage,
Efficace, savant, brusque, mystérieux,
Qui fait le sang plus rouge et plus ardents les yeux ».
Elle parlait, et son regard d'abord timide
S'éclairait peu à peu d'une flamme intrépide,
Et sa stature, tout à coup, avait grandi.

« Ne cherche plus en moi la Psyché de jadis,
Enfant silencieuse et compagne ingénue...
Celle qui vient à toi n'est qu'une femme nue
Dont la chair a frémi et dont la jeune bouche
A mordu le fruit mûr avec des dents farouches,
Dont les bras ont étreint et dont les pas errants
Ont saigné sur la ronce aux chemins différents,
Et qui t'apporte ici, sur sa lèvre meurtrie,
Le baiser de l'amour et l'odeur de la vie...
C'est la nuit. Que crains-tu de l'ombre ? Nai-je pas
Cette lampe à la main pour conduire nos pas ? ».

Et, soudain, souveraine, éblouissante et nue,
D'un geste, elle haussa sa lampe devenue
Tout à coup éclatante et semblable au soleil.
Et moi, je regardais son visage vermeil
Qui s'empourprait encor du reflet orgueilleux
De s'être, un soir, penché sur le sommeil d'un Dieu.

Da « Vers et Prose ».

Henri De Régnier.

GALE E FANFARE

Da un articolo di Giulio de Frenzi sul poema di Sem Benelli, *Un Figlio de' Tempi*, stralciamo questi brani eloquenti:

« Chi siamo e che cosa vogliamo precisamente noi, figliuoli dell'ipocrisia utilitaria in cui parve torpidamente sdraiarsi la borghesia, noi che sdegniamo il volterianesimo, perchè ci sembra che ormai non valga nemmen più la pena di scherzare su la religione; oppure, insaziati di soprannaturale, ci adattiamo a impetrarne qualche rivelazione fin anche dai tavolini a tre gambe o, peggio ancora, dall'imparaticcio buddistico dei manuali di teosofia? Chi siamo e che cosa vogliamo noi che, con la nostra etica intima d'individualisti, siam già trascorsi di là dal bene e dal male, ed è via senza ritorno; e pensiamo di purificarci nella contemplazione di tante formule astratte della futura giustizia sociale?

. . . .

Questo doglioso antagonismo di tendenze coesistenti e contradditorie è riflesso e significato nel poema di Sem Benelli, *Un Figlio dei tempi*.

Tutte le cose osserva e interroga il Figlio, di ogni potere cui gli uomini vollero piegarsi: d'ogni istituto cui vollero avvincersi, egli discute ansiosamente l'essenza e la virtù. Dio, la Famiglia, l'Amore, la Patria, la Tradizione, la Scienza, l'Umanità, la Morale non sembrano intangibili per la critica ingenua del Figlio. Egli è condotto da una temeraria curiosità a verificare i suoi rapporti con essi, le leggi che a lui, come ad ogni altro uomo, appena nato, assicurarono, nell'inconsapevole servitù, l'ordine della vita spirituale.

Ma la sua curiosità, mentre non gli vieta di amare ciò ch'egli è pur tratto a discutere, implica già la negazione: tutto è vero e niente è vero, e ogni individuo contiene un mondo a sè, diverso e incomunicabile, sì che qualunque norma presuma governare il pensiero e l'azione della generalità equivale a un inganno e ad una tirannia. Pochi uomini se ne accorgono, però: la maggior parte, anzi, ci si trova molto bene, perchè ignora ed è lieta d'ignorare che deve la propria sicurtà a un'illusione, illusione molteplice e immortale, provvidenziale e necessaria.... Ma qualcuno può, senza tremare, penetrar oltre e limpidamente vedere nelle cause e nelle anime.

Da siffatta intuizione nascerà una poesia triste, e non aspra; dolorosa più che pessimistica.

. . . .

Densa, e tal volta fin troppo, di pensieri forti, che non in ogni strofa riescono ad esprimersi con chiara eleganza questa lunga « meditazione » mi sembra, oltre che un singolare documento per la storia dell'anima moderna, una assai notevole opera d'arte. Il filosofo vi sovrasta continuamente al poeta: ma non lo soffoca mai. E il poeta si rivela, non ancora abbastanza agile per poter sempre maneggiare senza sforzo così dura e intatta materia, ma pur vivace poderoso e sopra tutto « personale. »

Questo giovane si è formato un mondo interiore e uno stile fuor d'ogni imitazione, oserei dire: fuor d'ogni filiazione letteraria. Il suo endecasillabo ha una apparente facilità popolaresca e discorsiva, che non sapreste commisurare ad alcun modello: poi che il Benelli, come tutti gli artisti atti veramente a trovare una espressione loro propria, rifugge dalle stranezze faticose care a chi si stima poeta originale, solo perchè ha messo a soqquadro la metrica o il senso comune. La sua Musa libertaria indossa i panni più onesti della tradizione ».

❧

Il *Mercure de France* questa rassegna ispiratrice della letteratura francese contemporanea contiene nel fascicolo del 1 aprile interessantissime cronache filosofiche e letterarie di Remy de Gourmont e di Rachilde.

Notiamo inoltre un articolo profondo ed arguto di Henri de Regnier sul *Serpent noir* l'ultimo romanzo dell'illustre collaboratore nostro Paul Adam l'affascinante autore di *L'Année de Clarisse*.

❧

Le ultime poesie di Vittoria Aganoor Pompili mirabilmente lette dal conte G. L. Passerini ottennero un' accoglienza trionfale alla *Leonardo da Vinci* di Firenze.

❧

Ettore Moschino ha riunito le sue liriche armoniose ed ispirate in un volume intitolato *I Lauri* che vedrà presto la luce nei tipi elegantissimi della nuova casa editrice lombarda Antongini.

❧

Siamo lieti di annunciare la nascita di *Vers et Prose* raccolta trimestrale di letteratura, diretta dal nostro eminente collaboratore Paul Fort il quale si propone di continuare strenuamente le gloriose battaglie del simbolismo, propugnando l'individualismo la sincerità e l'indipendenza assoluta in arte.

Il I° fascicolo contiene ammirevoli poemi e prose di Vielé Griffin, Marcel Scwob, Jean Moréas, Henri de Regnier, Albert Mockel, ecc.

Lege sive incende

Tancrede de Visan. — *Paysages introspectifs.* — Paris; Henri Jouve, editeur.
Pol Levengard. — *Les pourpres mystiques.* — Paris; Mercure de France, editeur.
Riccardo Forster. — *La Fiorita, sonetti.* — Napoli; Società editrice meridionale.
Anna Scalera. — *Eoliche.* — Napoli; Tipografia Melzi.
Corrado Govoni. — *Fuochi d'artifizio.* — Palermo; Ganguzza Lajosa, editore.
Francesco Margaritis. — *Primule.* — Milano; Giuseppe Celli, editore.
Alfredo Morotti. — *Il traforo del Sempione.* — Varzo.
René Ghil. — *Le Pantoun des Pantouns.* — Paris et Batavia.
Jean de la Jaline. — *Le Livre de Loula.* — Paris; Lemerre, editeur.
Jean Royère. — *Eurythmies.* — Paris; A. Messein, editeur.
Corrado Martinetti. — *Ridolenze.* — Torino-Roma; Roux e Viarengo.
Francis Eon. — *La Promeneuse.* — Lille; edition du Beffroi.

" POESIA ,, si pubblica il 20 di ogni mese

Ogni numero costa in Italia **£. 1** all'Estero **£. 1,50**

Abbonamento annuo » **£. 10** » **£. 15**

POESIA è in vendita

IN ITALIA

MILANO: *Fratelli Treves - Baldini & Castoldi - Sandron - Fratelli Bocca - Casiroli - Carrara - Robecchi* — ROMA: *Fratelli Treves - O. Garroni - B. Lux - Modes & Mendel - Mantegazza* — MODENA: *C. Malucchi - Vincenzi & Nipoti* BRESCIA: *G. Cittadini* — MONDOVÌ: *S. Barelli* — MESSINA: *S. Davi* — CHIETI: *G. Piccirilli - Leccese* — PADOVA: *Druker - Draghi* — FIRENZE: *B. Seeber - Lumachi - Beltrami - Pratesi* — TORINO: *R. Streglio - Casanova - Lattes & C. - Maddalena* — PARMA: *Battei - Bocchialini* — BOLOGNA: *Fratelli Treves di Beltrami - Cattaneo* — FORLÌ: *Damerini* — MORTARA: *Botto* — VERONA: *Druker - Brusadelli* — AQUILA: *Maddalena* — CAMPOBASSO: *Dalla Torre* — NAPOLI: *Vallardi - Cimmino - Morano - Pierro* — UDINE: *Moretti* — CASERTA: *Dal Prete* — PISA: *Pizzanelli* — LIVORNO: *Fornaciari - Giusti* — RIETI: *Perotti* — VENEZIA: *De Bon - Serafin* — REGGIO EMILIA: *Bonvicini & Galeotti* — FERRARA: *Soati* — GENOVA: *Borzone - Ricci - Benvenuto* — MANTOVA: *Troiani* — IVREA: *Viàssone* — ASTI: *Motta ved. Borgo* — TERNI: *Alterocca* — TARANTO: *Materazzi* — AREZZO: *Pellegrini* — PALERMO: *Lauriel* — BELLUNO: *Breveglieri* — TREVISO: *Zoppelli* — SASSARI: *Balliers* — BERGAMO: *Conti* — SENIGALLIA: *Pongetti.*

ALL' ESTERO

TRIESTE: *A. Schimpff - E. Schubert* — TRENTO: *G. Oberosler* — ZARA: *E. de Schönfeld* — SPALATO: *V. Morpurgo* — FIUME: *C. Louvier* — GORIZIA: *Pallich* — POLA: *Schrinner* — PARIGI: *Librairie Nouvelle - Vanier - Sansot & C. - E. Flammarion - E. Vaillant* — LONDRA: *Hatchards - Hachette & C, - Lawley & C. - Bumpus* — BERLINO: *Brockhaus-Asher* — VIENNA: *Gerold-Frick* — MADRID: *Capdeville* — BARCELLONA: *G. Battaglia* — ALESSANDRIA D'EGITTO: *Schuler* — CAIRO: *Bardier* — LIPSIA: *Max Rübe* — NIZZA: *Gallignani* — ATENE: *Nilsson* — CORFU: *Goulis* — MALTA: *Prof. Tua* — BUKAREST: *Sothschek* — LUGANO: *A. Arnold* — PIETROBURGO: *Zinserling* — AJA: *Belinfante* — BAR-LE-DUC: *Collot.*

Parma, 1905 — Tip. Commerciale di Redaelli Pietro. Calinosi Alfredo, *gerente responsabile.*